

LE SOUPIR DU MAURE
SOUVENIR DE L'« ADIEU AUX VESTIGES »

Émilie Picherot

Université Paris-Sorbonne

En 1492, lorsque Abou Abdallah dit Boadbil se rend et abandonne son palais, il signe la fin de la présence musulmane politique en Espagne. S'il se dirige d'abord, avec sa cour, vers les montagnes des Alpujarras, qu'il abandonnera plus tard pour se réfugier au Maghreb, les musulmans eux, restent dans des *aljamas* de moins en moins bien tolérées au cours du xv^e siècle. La communauté musulmane ou crypto-musulmane d'Espagne, très importante par exemple à Grenade ne va pas seulement provoquer des débats au sein de l'autorité espagnole catholique, qui décidera finalement de l'expulsion totale en 1609, elle va être pendant un siècle l'incarnation d'un Autre rejeté pour son appartenance religieuse supposée ou réelle et admiré pour les productions artistiques de ses ancêtres. L'architecture, les vêtements, le mode de vie mauresque sont copiés et réutilisés et la littérature reprend cette même esthétique exotique destinée à se propager par la suite dans toute l'Europe. La « littérature maurophile », comme la désigne Georges Cirot dans les articles où il analyse sa naissance et son développement s'enracine dans une littérature de frontière qui décrit les guerres de Grenade¹. C'est en effet d'abord et de façon assez étonnante une littérature de guerre, qui circulait entre les soldats de l'armée des Rois Catholiques qui va lancer les caractéristiques principales d'un genre nouveau appelé à avoir le succès que l'on sait par la suite.

Parmi ces caractéristiques, on trouve de façon récurrente dans les *romances de frontera*, ancêtres directs de la littérature maurophile, un procédé littéraire étrange et fascinant : la guerre de frontière, qui est aussi une guerre d'usure et d'alliances est décrite du point de vue des musulmans. Le phénomène est si présent, si bien intégré à l'esthétique des plus beaux *romances de frontera* que les Espagnols du xvi^e siècle vont faire passer certains de ces *romances* pour des traductions de poèmes écrits à l'origine en langue arabe².

1 Voir « La maurophilie littéraire en Espagne au xvi^e siècle », *Bulletin hispanique*, XL (1938), p. 50-157, 281-296, 433-447 ; XLI (1939), p. 65-85, 345-351 ; XLII (1940), p. 213-227 ; XLIII (1941), p. 265-289 ; XLIV (1942), p. 96-102 ; XLVI (1944), p. 5-25.

2 Comme Pérès de Hita dans ses *Guerras civiles de Granada*.

L'idée de cette origine arabe supposée des *romances de frontera* a soulevé de nombreux débats, sans que l'on puisse jamais mettre la main sur les textes arabes en question. Plus que la question des sources, c'est donc celle de la construction d'une légende des origines d'un genre qui s'impose comme centrale ici. Si l'on ne trouve dans la littérature en arabe classique ou dans la littérature aljamiada pratiquement pas de vers que l'on puisse analyser comme ayant réellement donné lieu à un réemploi dans les *romances de frontera*, le fait de voir la guerre du côté musulman s'affirme comme un procédé littéraire, développé par les « auteurs multiples » de la tradition orale qui a propagé et enrichi les *romances* un siècle avant qu'ils ne soient définitivement fixés par l'imprimerie. Le problème que posent ces poèmes n'est donc pas tant de savoir s'ils sont ou non des traductions de l'arabe, mais comment des lecteurs chrétiens au xvi^e ont pu les voir comme tels.

NAISSANCE D'UNE TRADITION LITTÉRAIRE : LA TRADUCTION DE POÈMES ARABES

Les chrétiens d'Espagne au xvi^e siècle n'ignorent rien des réalités du monde musulman. Comme le montre bien le passage célèbre du premier tome de *Don Quichotte* où le récit est pris en charge par un chroniqueur arabe, il est aisé, avant 1609, de trouver dans une grande ville d'Espagne un Morisque capable de déchiffrer l'alphabet arabe, ce qui suppose une certaine connaissance, même limitée, d'une culture communautaire³. Les contacts nombreux entre les deux communautés ont été étudiés par María Soledad Carrasco Urgoiti lorsqu'elle décrit par exemple la participation des descendants des arabes d'Espagne aux *fiestas de moros y cristianos*⁴. Au moment où circulent et se fixent les *romances de frontera*, les chrétiens sont suffisamment en contact avec les crypto-musulmans pour que la question de la vraisemblance des personnages arabophones dans ce *corpus* fasse l'objet d'une recherche plus approfondie que celle qui se baserait sur un fantasme collectif.

De la même façon, il ne faut pas oublier que ces textes sont nés pour la plupart, avant 1492 (comme le fameux *Ay de mi Alhama* par exemple), c'est-à-dire à un moment où l'Autre se situe au-delà d'une frontière particulièrement poreuse,

3 « Estando yo un día en el Alcaná de Toledo, llegó un muchacho a vender unos cartapacios y papeles viejos a un sedero ; y como yo soy aficionado a leer, aunque sean los papeles rotos de las calles, llevado desta mi natural inclinación, tomé un cartapacio de los que el muchacho vendía, y vile con caracteres que conocí ser arábigos. Y puesto que aunque los conocía no los sabía leer, anduve mirando si parecía por allí algún morisco intérprete semejante, pues aunque le buscara de otra mejor y más antigua lengua, le hallara », *Don Quijote*, Cátedra, T1, p. 158.

4 Carrasco Urgoiti, María Soledad, *El Moro retador y el moro amigo: estudio sobre fiestas y comedias de Moros y Cristianos*, Granada, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Granada, 1996.

instable et proche. Si un personnage arabophone apparaît dans un poème, et plus encore, si le poème lui-même doit être ressenti comme émanant de cette autre culture, il faut qu'il corresponde à ce que connaissent les chrétiens de l'époque de cette culture, il faut que l'univers de référence convoqué par le poème soit en adéquation vraisemblable avec ce que la société qui goûte ce poème connaît de l'Autre.

Le phénomène est d'autant plus remarquable que les *Moros des romances* ne sont pas caricaturaux, comme le seront plus tard ceux de la littérature maurophile. Chaque *romance* pose donc un certain nombre de questions spécifiques quant aux contacts qui ont pu exister entre les deux cultures. Le procédé lui-même n'est pas sans implications littéraires complexes dans la mesure où il convoque effectivement un réseau de références complètement différentes de celles du chrétien : en donnant la parole à un personnage musulman vraisemblable, on lui donne aussi l'occasion de défendre sa religion et son point de vue. Ainsi, dans ces textes déroutants pour le lecteur d'aujourd'hui, l'Andalousie est perdue pour l'islam plus qu'elle n'est gagnée par les Rois catholiques. En effet, la prise de parole musulmane – alors même que les *romances de frontera* relatent la progression d'une guerre contre les musulmans, et qu'ils sont lus et appréciés à une époque où fleurissent des débats toujours plus violents contre les descendants des anciens ennemis⁵ –, suppose une connaissance précise de la communauté décrite et de ses modes d'expression.

Cette inversion de point de vue est donc à l'origine d'une confusion effectuée dès le départ par les lecteurs de ces poèmes. Le *romance* qui met en scène le célèbre épisode du « Soupir du Maure » – *Suspiro del Moro* en montre admirablement les enjeux.

CONNAISSANCE DE LA LITTÉRATURE ARABE EN ESPAGNE AU XVI^e SIÈCLE

Dans ce *romance* on ne trouve aucun personnage chrétien ; le poème est entièrement composé du point de vue du Maure.

En l'an quatre cent / quatre-vingt-douze,
le Petit Roi de Grenade / perdit le royaume qu'il avait.
Il sortit de la ville / un lundi à midi,
entouré de chevaliers / la fleur de la chevalerie maure.
Il avait avec lui sa mère / qui lui tenait compagnie.

⁵ Voir Louis Cardaillac, *Mortsques et chrétiens : un affrontement polémique (1492-1640)*, Paris, Klincksieck, 1977.

C'est par le Genil, en bas / que le Petit roi sortit,
 il mouilla ses étriers / étriers de grande valeur.
 Pour mieux faire voir la douleur / qu'il avait au cœur,
 c'est vers l'aride Alpujarra / qu'il dirigeait sa route.
 Depuis une hauteur / Grenade lui apparut.
 Il se tourna pour voir Grenade / et il parla ainsi :
 « Oh ! Grenade la fameuse / mon réconfort et ma joie !
 Ô mon Albaycín, le haut quartier / et ma riche Alcayzería !
 Ô Alhambra et Alijares, ma demeure / et la précieuse mosquée !
 Mes bains, mes jardins, mes fleuves / où j'aimais à me reposer !
 Qui vous a éloignés de moi / vous que je ne verrai plus ?
 Je te contemple maintenant / de loin, ma ville :
 Et bientôt ne te verrai plus / puisque je te quitte.
 Oh roue de la fortune, / bien fou celui qui se fie à toi,
 hier encore j'étais un roi célèbre / aujourd'hui je n'ai rien à moi ! »
 Longtemps, ce triste cœur / pleura sa lâcheté,
 et parlant encore / il tomba.
 Sa mère était en tête / avec le reste des chevaliers ;
 quand elle vit les gens arrêtés / la reine s'arrêta,
 elle en demanda la cause / car elle l'ignorait.
 Un vieux Maure lui répondit / courtoisement :
 « Ton fils regarde Grenade / et la peine le terrasse ».
 La mère lui répondit / de cette façon :
 « C'est bien, comme une femme / il pleure avec grand'peine
 ce qu'en bon chevalier / il n'a pas su défendre »⁶.

6 El año de cuatrocientos que noventa y dos corría, / el rey Chico de granada perdió el reino que tenía. / Salíose de la ciudad un lunes a medio día, / cercado de caballeros la flor de la morería. / Su madre lleva consigo que le tiene compañía. / Por ese Genil abajo que el rey Chico se salía, / los estribos se han mojado que eran de gran valía. / Por mostrar más su dolor que en le corazón tenía, / y aquesta áspera Alpujarra era su jornada y vía : / desde una cuesta muy alta Granada se parecía ; / volvió a mirar a Granada, desta manera decía : / « ¡Oh Granada la famosa, mi consuelo y alegría ! / ¡oh mi alto Albayzín y mi rica Alcayzería ! / ¡oh mi Alhambra y Alijares y mezquita de valía ! / ¡mis baños, huertas y ríos, donde holgar me solía ! / ¿quién os ha de mí apartado que jamás yo os vería ? / Ahora te estoy mirando desde lejos, ciudad mía ; / mas presto no te veré pues ya de ti me partía. / Oh rueda de la fortuna, loco es quien en tí fía / que ayer era rey famoso y hoy no tengo cosa mía ! » / Siempre el triste corazón lloraba su cobardía, / y estas palabras diciendo de desmayo se caía. / Iba su madre delante con otra caballería / viendo la gente parada la reina se detenía, / y la causa preguntaba porque ella no lo sabía. / Respondióle un moro viejo con honesta cortesía : / « Tu hijo mira a Granada y la pena le afligía » / Respondido había la madre desta manera decía : / « Bien es que como mujer llore con grande agonía / él que como caballero su estado no defendía », Pedro Correa, *Los romances fronterizos*, Granada, Universidad de Granada, Campus universitario de Cartaja, 1999.

L'anecdote qui fait le sujet du poème circulait dans Grenade au début du XVI^e siècle, comme en atteste une lettre d'Antonio de Guevara, où il fait allusion à sa rencontre avec un vieux Maure ayant vécu la chute de Grenade ; celui-ci lui raconte dans un espagnol approximatif, qui imite le dialecte morisque, comment le Roi Boabdil se serait tourné vers l'Alhambra, pleurant sur son destin et sur la perte de son royaume, avant que sa mère ne lui reproche d'agir comme une femme et de n'avoir pas su protéger Grenade⁷. Les termes sont ceux du *romance*.

Cette lettre nous donne plusieurs indications particulièrement intéressantes sur la façon dont a pu se produire l'inversion des points de vue caractéristique de ce type de composition. En effet, l'anecdote est racontée comme émanant directement du camp musulman ; il est difficile de parler de « procédé littéraire maurophile », pour les *Epistolares familiares* d'Antonio de Guevara. Parallèlement, il est évident dans la lettre que ce motif, qui sera par la suite connu de toute l'Espagne, ne l'est pas en 1526, en tous cas en dehors de Grenade, dans la mesure où Antonio de Guevara le présente comme une anecdote nouvelle, destinée à amuser son lecteur. Enfin, on constate que la lettre s'applique à reproduire l'espagnol approximatif des Morisques, produisant ainsi un effet d'exotisme qui vient en quelque sorte « certifier l'origine » arabe de la leçon de morale dispensée dans la lettre par le jugement sans appel attribué à la mère de Boabdil sur le règne de son fils.

On aurait donc là un témoignage de lecteur (ou d'auditeur) qui évoque tout à fait à l'attitude qu'adoptera quelques années plus tard Pérez de Hita

7 Epistola VI. *Letra para Garcí Sanchez de la Vega, en la cual le escribe el autor una cosa muy notable que le contó un morisco en Granada* : « Esto todo no obstante, todavía os quiero contar una cosa que me contaron habré un mes, la cual si no fuere de reir será al menos digna de saber. Viniendo pues al caso, habeis, señor, de saber que en toda esta visita traigo conmigo diez ballesteros, así para mi guarda, como par que me enseñen la tierra ; y como subiese a un recuesto, encima del cual se pierde la vista de Granada y se cobra la del Valdeleclin, díjome un morisco viejo que iba conmigo, estas palabras mal aljamiadas : Si querer tú, Alfaquí, parar aquí poquito poquito, mí contar a tí cosa asaz grande, que rey Chiquito y madre suya facer aquí. Como yo oí que me quería contar lo que al rey Chiquito y a su madre allí había acontecido, amélo oír, y comenzómelo en esta manera a contar : [...] Iban con el rey Chiquito aquel día la Reina, su madre, delante, y toda la caballería de su corte detrás ; y como llegasen a este lugar, a do tú y yo tenemos agora los piés, volvió el Rey atras la cara para mirar la ciudad y Alhambra, como a cosa que no esperaba ya mas de ver, y mucho menos de recobrar. Acordándose pues el triste rey, y todos los que allí íbamos con él, de la desventura que nos habí acontecido y del famoso reino que habíamos perdido, tomámonos todos a llorar, y aun nuestras barabs todas canas a mesar, pidiendo a Ala misericordia, y aun a la muerte que nos quitase la vida. Como a la madre del Rey (que iba delante) dijese que el Rey y los caballeros estaban todos parados, mirando y llorando el Alhambra y ciudad que habían perdido, dió un palo a la yegua en que iba, y dijo estas palabras : Justa cosa es que el Rey y los caballeros lloren como mujeres, pues no pelearon como caballeros ».

envers le même type de poèmes : ils sont ressentis d'abord comme arabo-musulmans, ce qui ne peut s'expliquer que par une proximité perçue par les chrétiens du XVI^e siècle entre ces poèmes et ce qu'ils connaissaient de la culture arabo-musulmane. Dans les *Guerras civiles de Granada*, Pérez de Hita fait ainsi remarquer, à propos du poème *Ay de mi Alhama* :

Ce romance se fit en arabe à l'occasion de la perte de Alhama, ce poème était dans cette langue particulièrement douloureux et triste, au point que l'on finit par l'interdire à Grenade, afin que personne ne le chante, car à chaque fois qu'on le chantait, dans quelque endroit que ce fût, il provoquait des pleurs et une profonde douleur⁸.

On voit donc que les lecteurs du XVI^e siècle ne devaient pas trouver étrange d'attribuer *a priori* ces poèmes à la civilisation ennemie. Dans une société où les descendants des musulmans d'Espagne, eux-mêmes très souvent crypto-musulmans, éventuellement arabophones et possédant de toutes façons une certaine culture littéraire arabe (comme en témoigne la littérature *aljamiada*), cette attribution ne s'est sans doute pas faite sur un Autre fantasmé, mais sur des ressemblance ressenties comme significatives. C'est sur la construction de cette vraisemblance que l'on voudrait attirer ici l'attention.

CONSTRUCTION D'UN POÈME ARABE VRAISEMBLABLE

Le *Romance du Roi chico* n'est pas sans entrer en résonance avec un élément fondamental de la littérature arabe, pour quiconque en connaît les rudiments. Il faut rappeler ici la valeur de l'apprentissage par cœur de vers en arabe classique dans les communautés arabophones. Aujourd'hui encore, maîtriser l'arabe ne consiste pas seulement à parler ou écrire l'arabe classique, c'est aussi avoir en mémoire un grand nombre de textes classiques fondateurs de la langue arabe : le Coran et les *hadîth[s]* bien sûr, mais aussi les *Grandes Odes* bédouines, œuvres de l'Antéislam que tout écrivain arabe doit connaître.

Le motif repéré ici est bien connu, et repris dans toute la littérature arabe ; c'est celui qui doit être placé à l'ouverture des *qaçida[s]* ou poèmes classiques : l'adieu aux vestiges du campement, les pleurs du bédouin poète sur les traces laissées par les tentes dans la dune du désert. Ce passage obligé appelé *al-açlâl*⁹, contient une leçon sur le monde dont les plaisirs sont fugitifs. Le rapprochement avec

8 « Este romance se hizo en arábigo en aquella ocasión de la pérdida de Alhama, la qual era en aquella lengua muy doloroso y triste, tanto, que vino a vedarse en Granada que no se cantase, porque cada vez que lo cantaban en cualquier parte, provocaba llanto y dolor », Pérez de Hita, *Historia de los bandos de Zegrís y Abencerrajes...*, Zaragoza, M. X. Sanchez, 1595. première partie, chap. 16.

9 [L]es vestiges : il s'agit d'une description des restes laissés par un campement.

le *romance* est explicite jusque dans l'attitude des personnages convoqués dans le poème castillan. On peut ainsi citer la *Grande Ode* d'Imru'-al-Qaïs (poète arabe du vie siècle) qui est reconnue comme étant la première *qaṣida*, celle qui impose le schéma canonique du poème classique. Les premiers vers de l'Ode sont connus de tous les arabophones encore aujourd'hui car ils sont l'exemple même de la langue la plus pure.

Halte, que nous pleurions au rappel
 De l'Amie et du site au défaut de la dune
 Entre Dakhûl et Hawmal
 et Tudîh et Miqrât
 La forme n'en demeure que par le tissage
 Des vents du nord et du sud
 On ne voit plus sur les aires et ses places
 Que les crottes de gazelle, serrée comme graines de piment.
 Tel au matin de la séparation, le jour de la levée du campement
 Moi, dans les gommiers du clan, triste broyeur de coloquinte
 Mes amis arrêtant sur moi leurs montures me dirent : « Ne meurs pas de chagrin,
 supporte bellement... »
 Quand ma seule guérison eût été une larme
 Si j'en avais pu verser ...
 Qu'attendre d'une trace évanescence¹⁰ ?

Les chevaliers de Boabdil s'arrêtent pour contempler la ville conquise par les chrétiens, leur attitude est celle de leurs lointains ancêtres bédouïns, dont les *Grandes Odes* sont connues dans tout le monde arabe, et leur réaction est la même. Le fait qu'Antonio de Guevara rapporte l'histoire comme émanant, avant même la circulation effective du poème dans les sphères catholiques, du monde arabo-musulman resté à Grenade semble renforcer cette intuition première. Il n'est pas besoin, dès lors, de supposer aujourd'hui l'existence d'un véritable texte original arabe que ces poèmes traduiraient : les motifs qu'ils développent étaient suffisamment caractéristiques de la littérature arabo-musulmane pour imposer au public espagnol l'idée que les *romances* en sont une émanation.

On peut de plus remarquer que ce *romance* se divise en deux parties, dont les tonalités sont bien différentes : la première partie élégiaque, où la plainte de Boabdil semble s'inscrire dans la veine de la tradition poétique arabe et la seconde où la mère signale brusquement à l'auditeur la réalité de la situation et

¹⁰ Traduction de Jacques Berque, *Les Dix grandes odes arabes de l'Anté-islam, une nouvelle traduction des Mu'allaqât* par Jacques Berque, Arles, Actes Sud, 1996, p. 24. Pour le poème en arabe, voir par exemple *Al-mu'allaqât al-sab'*, Beyrouth, Dâr-al-insân-al-ġadid, 1974.

le caractère peu chevaleresque de son fils. Elle n'est curieusement pas sensible, elle, à la beauté poétique du motif des ruines ni à son ancrage dans une tradition littéraire ancienne. Le propos qu'elle tient – et sa présence même, puisqu'il est peu vraisemblable que des femmes accompagnent les hommes dans les *Grandes Odes* bédouines, au moment où ils pleurent sur les ruines du campement de l'aimée – semble beaucoup plus proche de l'esthétique de roman de chevalerie, et Antonio de Guevara le comprend de cette manière lorsqu'il commente :

La mère du roi eut bien raison de lui dire ce qu'elle lui dit, et le roi, son fils n'en eut aucune de faire ce qu'il fit ; car si j'avais été à sa place, ou lui à la mienne, j'aurais mille fois préféré choisir l'Alhambra comme sépulture que de vivre, sans royaume, dans les Alpujarras¹¹.

30 Là encore pourtant, la référence, ressentie comme plus proche de son univers par Antonio de Guevara n'est pas absente de la culture arabo-musulmane. Il est fréquent de retrouver des parodies de l'ode d'Imru'-al-Qais dans lesquelles un poète, qui se veut plus citadin et donc éloigné des références bédouines jugées ridicules, prend le contre-pied de ces pleurs. Abû-Nuwâs, poète iraquien du VIII^e siècle, véritable chantre du vin et des plaisirs homosexuels – deux domaines que l'on retrouve dans la poésie hispano-arabe, Abû Nuwâs étant un modèle pour les Andalous du XI^e siècle – développe volontiers ce genre irrespectueux dont le sel repose sur une connaissance commune à tous les Arabes :

Laisse le vent du Sud disperser la poussière
Des campements détruis par le malheur des temps !
Mais au rude chameau laisse un arpent de terre,
Pour qu'il puisse trotter dessus tout son content !
Là ne poussent que l'acacia et l'arbre à soie
Et l'hyène et le chacal sont gibiers de misère.
Des bédouins, n'attends pas d'agrément,
Quel qu'il soit, Car leur vie est aride comme le désert.
Laisse-les se nourrir du lait de bêtes maigres,
Puisque, à leurs yeux, c'est le meilleur des aliments
Et lorsque le lait frais a tourné au lait aigre
Tu peux pisser dessus, sans inconvénient¹².

11 « Muy gran razón tuvo la madre del Rey en decir lo que dijo, y ninguna tuvo el Rey su hijo en hacer lo que hizo ; porque yo si fuera él, o él fuera yo, antes tomara esta Alhambra por sepultura que no vivir sin reino en el Alpujarra », Epistola VI, *Letra para Garcí Sanchez de la Vega...*, *op. cit.*

12 Abû Nuwâs, *Le Vin, le vent, la vie*, traduction et présentation par Vincent-Mansur Monteil, Arles, Actes Sud, 1998, p. 76.

Ou encore :

O toi qui pleures de chagrin :
Foin des campements et des traces !
Pleure plutôt ta vie de chien
Et le Temps, tyran implacable,
Qui t'a courbé, brisé les reins¹³ !

Le second degré moqueur n'est donc pas étrange dans ce contexte, il était sans doute monnaie courante chez les Musulmans d'Espagne qui, depuis le XI^e siècle, copiaient et rejetaient tout ensemble les modèles de l'arabité comme trop éloignés de leur vie quotidienne.

Enfin, la référence à Imru'-al-Qaïs, qui est, sans doute, un des poètes de l'Antéislam les plus cités, est vivante jusque dans les rares textes rédigés en arabe classique et en Espagne à l'époque de la chute de Grenade. Dans l'élégie étudiée par Mohammed Soualah on retrouve la citation dans le même contexte, à la fin d'une énumération des villes musulmanes tombées aux mains ennemies :

Arrêtez-vous à Al-Iqlîm : sur ses demeures printanières versez des pleurs pareils
au murmure des averses.
Là, adressez vos adieux à la troupe bienheureuse ; car, les premières larmes
engendrent de plus abondantes larmes.
Ah ! Faites halte avec la caravane attristée, aux stations élevées où tressaillirent
les paysans et où frémirent les citadins.
Au champ d'honneur – siège des vertus – pris, semble-t-il, au jardin éternel et
à la demeure suprême.
Grenade, siège de la Royauté, capitale sublime, éclatante de lumière,
Sans pareille dans les deux 'Iraq[s] superbes, qui reste incomparable dans tous
les pays divins¹⁴.

Cette longue élégie, une des rares œuvres en arabe classique émanant des derniers musulmans de Grenade qui nous soient parvenues, décrit donc la perte du royaume musulman en s'appuyant ouvertement sur la référence commune. Le poème d'Imru'-al-Qaïs est si fréquemment cité dans la littérature arabe qu'il en est devenu une référence obligatoire. Le seul impératif au duel (*qifâ*) du verbe « s'arrêter » (*waqafa*) utilisé au début de la citation fait naître chez l'auditeur arabophone toute la suite du poème bédouin. Le motif des larmes

¹³ *Op. cit.*, p. 134.

¹⁴ Traduction de Mohammed Soualah, *Ibrahim Ibn Sahl, poète musulman d'Espagne, son pays, sa vie, son œuvre [avec extraits] et sa valeur littéraire*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'université d'Alger, Alger, 1914.

versées est immédiatement lié à cet impératif de même que la description nostalgique d'un endroit qui ne survit plus que dans le souvenir de l'exilé qui le pleure. Le parallèle entre le passage nommé *al-aqlâl* et la perte de Grenade est fait clairement dans ce passage, là encore, le *romance* castillan incarne sa vraisemblable origine arabe dans une connaissance effective des références littéraires des ennemis. Il est difficile d'expliquer comment le poète castillan a pu connaître cette référence ; on peut penser aux chansons morisques connues des chrétiens ou encore aux musulmans convertis qui ont pu alimenter une description précise de la civilisation musulmane, mais c'est effectivement en s'appuyant sur une référence littéraire immédiatement lisible comme arabe que se construit la vraisemblance d'une origine étrangère : Boabdil agit et parle comme le ferait un musulman de la littérature arabe classique.

32

Le personnage musulman dans la littérature de frontière deviendra de plus en plus caricatural au fil des siècles. De fait, l'expulsion définitive des Morisques en 1609 a supprimé le pont qui reliait les deux communautés ; mais il semble encore suffisamment solide au début du xvi^e siècle pour que la vraisemblance construite autour d'un procédé littéraire ait pu faire penser à des traductions. Les parallèles évoqués ici relèvent essentiellement d'intuitions de lecture ; on peut cependant affirmer que ce sont ces contacts répétés, anciens et profonds qui ont lancé une mode dont héritera l'Europe. À l'origine de cette mode, les *romances de frontera* sont nés d'une connaissance mutuelle intime des deux communautés. Ils entraîneront dans leur sillage des motifs littéraires issus d'une tradition arabe classique jusque dans le Nord de l'Europe, charmée par un exotisme de plus en plus fantasmé certes, mais reposant au départ sur d'authentiques emprunts.